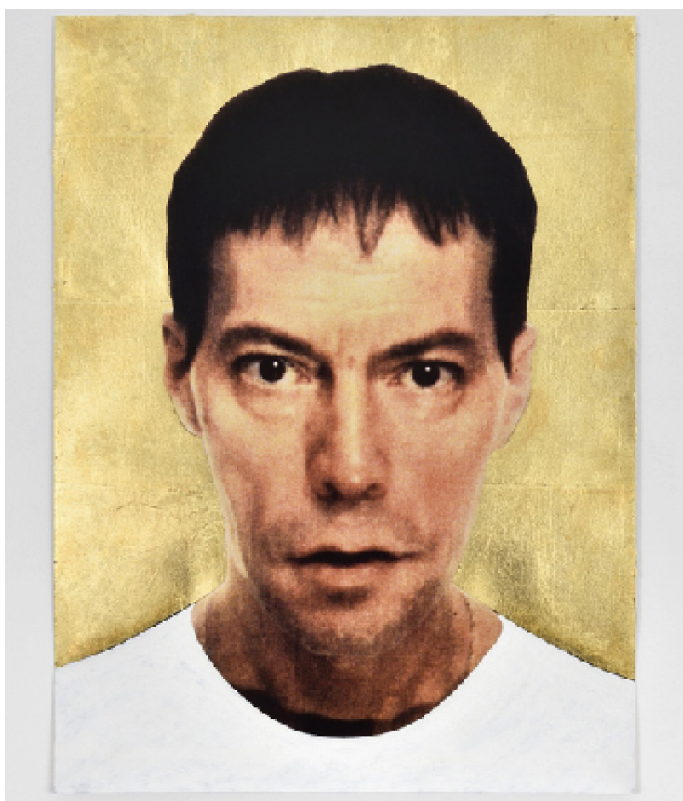




LE CLUB DE MEDIAPART

## Une chair que rien n'abolit

À Paris, la Galerie Christophe Gaillard célèbre l'art de Michel Journiac à l'occasion de la parution du second volume de sa monographie. « Le corps transfiguré » propose une traversée dans l'œuvre radicale et cohérente de l'un des pionniers de l'art corporel. L'exposition est aussi une interrogation en creux sur ce que notre époque est encore capable de tolérer.



On croit connaître Michel Journiac (1935-1995). Il est souvent évoqué dans les débats sur le corps, le genre et la performance, notamment pour sa

*Messe pour un corps* (1969), action fondatrice au cours de laquelle il fit communier le public de la galerie Templon avec son propre sang cuisiné en boudin. Mais voir l'œuvre, même dans ses traces photographiques et documentaires, est tout autre chose. C'est se retrouver face à une violence douce et radicale qui ne se laisse pas réduire à l'anecdote. L'exposition que lui consacre actuellement la Galerie Christophe Gaillard[1] est l'occasion de mesurer l'amplitude de cet artiste trop souvent réduit à sa propre légende.

L'essentiel du propos est contenu dans le titre de l'exposition, *Le corps transfiguré*, emprunté à Journiac lui-même. Il ne s'agit pas du corps souffrant, bien qu'il soit ici, partout, comme une évidence douloureuse, mais du corps qui se transforme, qui passe de la chair à quelque chose qui ressemble à du sacré. L'exposition retrace le cheminement de toute une vie, des toiles abstraites aux rouges écorchés des années 1965-1968 jusqu'aux panneaux dorés au sang du *Rituel de transmutation* (1993-1995), œuvres testamentaires dédiées aux victimes du VIH/sida.

### Du séminaire à la galerie : une théologie du corps

Michel Journiac entre au séminaire en 1956, après des études de philosophie scolastique et d'esthétique à l'Institut catholique et à la Sorbonne. Il y reste six ans, avant d'abandonner la vocation sacerdotale en 1962[2]. Ce passage ne disparaîtra jamais de son œuvre. Il en sera, au contraire, le combustible permanent. Journiac comprend très tôt que le corps, bien plus que les idées et les formes, est le lieu où tout se décide. Politiquement,

Le Club de Mediapart / 13 avril 2026 / Blog  
*Une chair que rien n'abolit*  
Par Guillaume Lasserre

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD  
[www.galeriegaillard.com](http://www.galeriegaillard.com)

sexuellement, socialement. « *Le corps est le lieu de tous les marquages, de toutes les blessures, de toutes les traces. Dans les chairs s'inscrivent les tortures, les interdits des classes sociales, les violences des pouvoirs, dispersés mais jamais abolis*[3] » écrit-il. C'est à cette réflexion, à la fois diagnostic sociologique et programme artistique, que répond l'ensemble de l'exposition.



Celle-ci s'ouvre sur les toiles des années 1965-1968 aux formes rouges évoquant de la chair écartelée. Le sang y est déjà matière avant d'être geste. Journiac abandonne la peinture en 1969. Pour lui, la représentation ne suffit plus, il faut le corps lui-même, son sang réel, pour que le propos ait la force qu'il exige. L'artiste voit dans l'art une fonction que Dieu n'a pas su tenir : « *l'art comme moyen de salut, comme le salut lui-même, le seul possible*[4] ». Cette conviction mystique et désenchantée apparaît comme le moteur secret de toute son œuvre.

Lors de sa première exposition individuelle en 1968, intitulée *Parcours Piège du sang*, Michel Journiac présente *l'Armoire de Gilles de Rais* (1966). Cette œuvre annonce ses explorations autour du corps à venir. Elle introduit les éléments clés de son vocabulaire artistique, que ce soit la chair et le sang (représentés par la peinture), le vêtement, les objets ou la couleur blanche.

### Quand le symbole devient chair

Le 6 novembre 1969, Journiac officie à la Galerie Templon[5]. Vêtu d'une veste Pierre Cardin, choisie pour lui donner des allures de prêtre, il célèbre une messe conforme au rite catholique, en latin. Puis, au

moment de la communion, il propose à l'assemblée des rondelles de boudin confectionnés avec son propre sang, dont il a publié la recette pour que quiconque puisse recommencer le geste. Journiac s'empare ici du cannibalisme symbolique qui se trouve au cœur du christianisme, contenu dans le célèbre verset « *Prenez, mangez, ceci est mon corps* » (Matthieu, 26 : 26), pour l'exécuter de façon littérale, court-circuitant ainsi la métaphore. L'artiste précise lui-même qu'il s'agit d'« *une approche, par l'intermédiaire d'un rite traditionnel, du corps et de la consommation du corps humain*[6] ».



L'utilisation du mot « approche » est ici décisive. Journiac ne prétend pas tout résoudre : il tend une main vers quelque chose qui n'a pas de nom dans le vocabulaire de l'art. Il approche. Journiac a « *ouvert une blessure incurable et n'a jamais manqué d'en approfondir toutes les conséquences*[7] » écrit le journaliste et critique d'art François Pluchart (1937-1988) en 1971. L'exposition matérialise avec soin les vestiges de cette action fondatrice, exposant le missel annoté de la main de l'artiste, les plaques de sang, les prie-Dieu. Ces objets occupent une place étrange, entre le document d'archive et la relique. Journiac les a voulu reproductibles, universels. Ils sont devenus, malgré ou grâce à lui, des témoins silencieux d'un corps disparu.

Le Club de Mediapart / 13 avril 2026 / Blog  
*Une chair que rien n'abolit*  
Par Guillaume Lasserre

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD  
www.galeriegaillard.com



## La grammaire du rituel

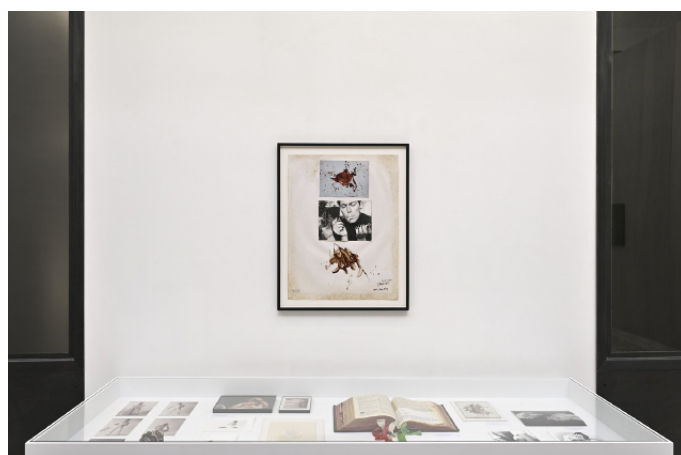
Michel Journiac crée plusieurs séries de Rituels. Ils sont chaque fois une manière d'appréhender la rencontre incertaine entre soi et l'autre, chacun étant piégé dans son identité sociale, religieuse ou sexuelle. Le mot « piège » revient sous la plume de l'artiste avec une insistance qui en fait un concept opératoire. Toute identité est un piège que la société a tendu à l'individu et dans lequel il s'est enlisé en croyant y trouver sa définition. Il s'agit d'abolir, par une action d'objection spécifique, tous les rituels qui sont autant de pièges sociaux dans lesquels le corps est captif, conditionné en viande sociale consciente, de la famille à l'identité, du vêtement au genre, de la vie ordinaire au fantasme, du désir à la mort.

Journiac désigne son corps comme « *viande consciente socialisée* », formule qu'on aurait tort de trouver seulement provocatrice car elle dit quelque chose de précis sur la phénoménologie du



corps social. La chair n'est pas une donnée naturelle mais une construction normée, un matériau modelé par des forces économiques, religieuses et sexuelles qui l'ont précédé et continuent de le traverser. En ce sens, Journiac travaille moins dans le registre de l'expressionnisme corporel que dans celui d'une critique sociologique radicale, critique dont l'instrument est précisément ce qu'elle prend pour cible[8].

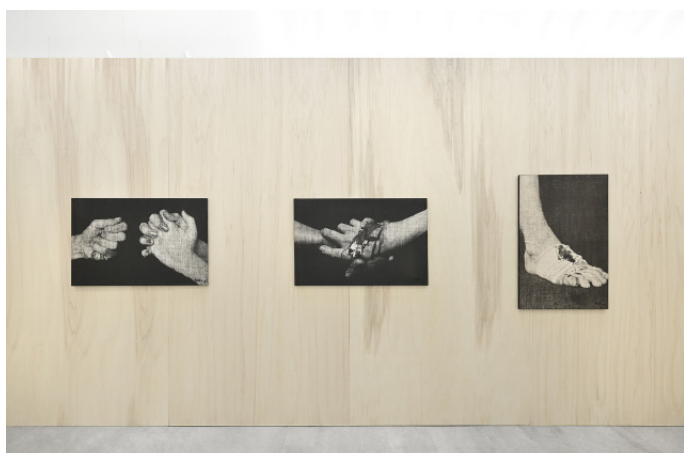
Pour *Rituel du sang* (1976), Michel Journiac présente une suite de photographies de Stigmates de la tête, des pieds, des mains, ainsi qu'un ensemble de vues en plans serrés de poignées de mains qu'il intitule *Préalable d'approche et Proposition de rencontre*. Dans une attitude explicitement christique, tel Jésus montrant les cinq plaies de sa crucifixion, comparaison renforcée par le transfert de la photo sur la trame agrandie de la toile en réminiscence du Saint Suaire, l'artiste expose son corps et prouve sa présence et son identité.



Le Club de Mediapart / 13 avril 2026 / Blog  
*Une chair que rien n'abolit*  
 Par Guillaume Lasserre

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD  
[www.galeriegaillard.com](http://www.galeriegaillard.com)

Le christianisme est pour lui la matrice même des dispositifs de contrôle du corps qu'il entend démonter. Utiliser le Christ comme figure de la transgression, c'est retourner l'arme contre son fabricant. La Messe est moins anticléricale qu'il n'y paraît. Le cannibalisme est synonyme de lien social et d'engagement. Le sang remplace la nourriture spirituelle par une nourriture corporelle, plus énergétique, permettant à l'homme de se repaître de lui-même et de l'artiste. Le *Rituel du sang* prolonge et précise ce geste. Les stigmates, fragments de corps bandés et ensanglantés, déplacent la Passion, la réinscrivent dans un corps réel, souffrant, désirant, dont la singularité résiste à l'universalisme abstrait du dogme. La *Proposition de rencontre*, geste chorégraphié d'une poignée de mains entre une main masculine et une main



féminine reconnaissable à son vernis à ongles, ajoute à la dimension christique une dimension érotique qui est, chez Journiac, toujours politique. Le désir est le lieu où craquent les identités assignées.

### Le sang comme réponse politique

Entre 1993 et 1995, Journiac réalise les douze étapes du *Rituel de transmutation, du corps souffrant au corps transfigure*. Il s'agit là d'œuvres testamentaires. L'artiste meurt en octobre 1995. L'affaire du sang contaminé, révélée en France en 1992, en a été le déclencheur[9]. Des stocks de sang infectés par le VIH avaient continué d'être transfusés pour des raisons financières. Pour un artiste qui travaille le sang depuis 1969, qui en a fait son matériau de prédilection, son hostie,

sa monnaie, l'impact est à la fois biographique, politique et plastique. Le sang, qui est son outil d'alliance et de fraternité, devient le vecteur d'un meurtre institutionnel de masse. L'artiste répond par l'acte. En janvier 1993, il envoie par la poste des billets de cent francs imprimés sur Rhodoïd, contenant son propre sang, la *Monnaie du sang*[10]. À la logique financière qui a laissé mourir des gens pour protéger des marges, il répond par l'insertion littérale du corps dans l'économie. Son sang vaut de l'argent, donne de la valeur. Il peut lui aussi circuler, s'échanger, contaminer, mais dans le sens de la fraternité, pas de la mort. « *Aujourd'hui, le contact avec la mort se fait par l'intermédiaire du sida, éminemment proche. Il est de l'ordre du quotidien, comme la misère et l'exclusion*[11] » dira-t-il à propos de cette série.

Les douze panneaux du *Rituel* sont disposés à la manière d'une Passion selon Journiac. Sang et or. Des surfaces dorées à la feuille, maculées du sang de l'artiste, convoquent l'iconographie byzantine. L'ancienne hostie de boudin est devenue icône. Le corps souffrant, celui de ses amis disparus du

Le Club de Mediapart / 13 avril 2026 / Blog  
*Une chair que rien n'abolit*  
Par Guillaume Lasserre

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD  
www.galeriegaillard.com

## Notre époque pourrait-elle encore tolérer Journiac ?

La question traverse l'exposition comme un sous-texte non-dit. Le critique d'art Raphaël Cuir notait en 2021 que la *Messe pour un corps* serait probablement impossible à réaliser aujourd'hui, en raison des peurs, même imaginaires, que susciterait la consommation de sang humain[15].



Ce n'est qu'un exemple parmi d'autres. Dans un contexte où les protocoles sanitaires ont chargé le sang d'une symbolique de risque absolu, où les réseaux sociaux amplifient et décontextualisent tout geste artistique, où les communautés religieuses disposent de relais d'indignation puissants et organisés, les œuvres les plus radicales de Journiac seraient aujourd'hui soit impossibles à exposer, soit immédiatement submergées sous des lectures qui en tueraient le sens. La *Monnaie du sang* envoyée par la poste constituerait une infraction au droit sanitaire. Le travestissement en prêtre célébrant une messe en latin nourrirait des polémiques sur la christianophobie. Il faut pourtant résister à la conclusion trop rapide et trop confortable. D'abord parce que Journiac a toujours travaillé dans et contre les résistances de son temps, la sienne n'était pas moins hostile que la nôtre, simplement différemment hostile. Ensuite parce que des artistes contemporains, de Brice Dellsperger à Gisèle Vienne, de Ron Athey aux praticiens du *queer art* les plus radicaux, continuent de produire des gestes qui risquent l'exposition du corps, qui travaillent le sang et la chair, qui transgressent les frontières du genre et du sacré. Ils le font dans des conditions différentes, avec des tactiques différentes, mais ils le font.

sida, est transmué en forme lumineuse. Il s'agit là d'alchimie au sens propre, une transformation de la matière par la matière, du corps malade en œuvre d'art, de la douleur privée en deuil collectif. Vincent Labaume qualifie ces œuvres de « *testament artistique de Journiac*[12] », à condition cependant de préciser que ce testament n'est pas un adieu résigné mais un acte de colère. Journiac savait qu'il va mourir. Il sait que ses amis sont morts. Et il prend son sang, encore vivant, encore chaud, pour le jeter à la face d'un monde qui a préféré l'argent aux corps[13]. Sur l'un des panneaux, il inscrit : « *Hormis tout cela, il y a Jésus-Christ qui n'entendait rien aux finances et, paraît-il, n'avait pas de bibliothèque*[14] ».



Le Club de Mediapart / 13 avril 2026 / Blog  
*Une chair que rien n'abolit*  
Par Guillaume Lasserre



Le contexte dans lequel ces gestes seraient reçus a, en revanche, profondément changé. Notre époque est plus ouverte sur les questions de genre. La visibilité queer, les droits trans, les débats sur la fluidité de l'identité sont autrement plus présents qu'en 1972. Paradoxalement, elle est aussi moins apte à tolérer certaines formes de transgression biologique ou religieuse. Le sang fait peur différemment, tout comme le blasphème. Ce que Journiac faisait dans un contexte de contre-culture post-68, dans un milieu de l'art qui cherchait à rompre avec le marché et l'institution, est difficile à transposer dans un monde où l'art contemporain est lui-même devenu institution, marché et spectacle. Ce n'est pas Journiac qu'il faut plaindre mais plutôt notre époque qu'il faut interroger.

### Une œuvre qui ne vieillit pas

L'accrochage de la Galerie Christophe Gaillard est conçu avec soin. Le parcours dessine une trajectoire qui n'est pas simplement chronologique mais thématique, du sang comme matière à l'or comme auréole, du corps sociologiquement contraint au corps mystiquement libéré. L'exposition est associée à la publication d'un nouveau volume monographique, le second que la galerie consacre à Journiac depuis 2018. L'effort de documentation, de restauration et de théorisation que mène Christophe Gaillard depuis qu'il représente l'*estate* est exemplaire. Journiac a longtemps souffert d'une reconnaissance internationale insuffisante. Son nom est absent, par exemple, de plusieurs

ouvrages de référence sur la performance mondiale. Ce travail de restitution est nécessaire.



Journiac a laissé dans ses écrits cet énoncé : « *Le problème n'est plus le beau, mais la vie* ». Ce n'est pas un artiste qui cherche à faire de belles œuvres. Il cherche à toucher la vie, dans sa brutalité, sa mortalité, sa sexualité, sa dimension politique, avec les outils les plus directs et les plus intimes qui soient : son sang, son corps, ses habits. Michel Journiac est un artiste que le présent n'a pas encore rattrapé. Ses questions sur le corps contraint par la société, sur le genre comme construction, sur le sang comme matière politique, sur le rite comme lien social, sont plus actuelles que jamais. La biopolitique que théorisait Michel Foucault et que Journiac pratiquait artistiquement n'a pas disparu. Elle s'est simplement sophistiquée et numérisée. Journiac brûle encore.



[1] La galerie représente l'estate de Journiac depuis 2017 et mène un travail de documentation et de restauration de l'œuvre.

[2] Cindy Schwartz, « Chronologie », in *Michel Journiac*, Strasbourg, musées de Strasbourg, 2004 (exposition personnelle du 19 février au 9 mai 2004, dir. Vincent Lobaume), p. 173.

Le Club de Mediapart / 13 avril 2026 / Blog  
*Une chair que rien n'abolit*  
 Par Guillaume Lasserre

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD  
[www.galeriegaillard.com](http://www.galeriegaillard.com)

[3] Citation extraite de la performance *Action de corps exclu*, 19 novembre 1983, Centre Pompidou, Paris, film de Gérard Cairaschi, <http://www.journiac.com/presence/film1.html>

[4] Michel Journiac, « Lettre de Damas », mai / juin 1962, in *Écrits*, Beaux-arts de Paris éditions, collection Écrits d'artistes, 2013, p. 21.

[5] La performance *Messe pour un corps* est réalisée le 6 novembre 1969 à la Galerie Daniel Templon, Paris. Elle sera réactivée le 6 février 1975 à la Galerie Stadler dans le cadre de l'exposition *L'art corporel*, et filmée par Carole Rossopoulos (21 min, N&B).

[6] Michel Journiac, *Écrits*, op. cit., Déclaration de 1969, p. 45.

[7] François Pluchart, *ArTitudes*, n 1, octobre 1971. Pluchart est le théoricien de l'art corporel et ami de Journiac depuis les débuts.

[8] Journiac inverse la formule de Marx : « *la critique des armes ne peut remplacer les armes de la critique* ». Les armes de la critique, ici, sont littéralement des armes, c'est-à-dire le corps lui-même. Il enseigne d'ailleurs à l'UFR d'arts plastiques de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne de 1972 à 1995, où il fonde l'Association de recherche sur l'image du corps (A.R.I.C.) avec François Pluchart. L'ancienne vocation sacerdotale a trouvé ses fidèles.

[9] L'affaire du sang contamine éclate en 1992. Pour des raisons financières, des centres de transfusion sanguine avaient continué à distribuer des poches infectées par le VIH entre 1984 et 1985. Voir Baudoin Jean, Gallerand Virginie, Tousaint Jérôme. « L'affaire du sang contaminé », *Revue juridique de l'Ouest*, n° spécial La santé, 1996, pp. 211-235.

[10] Galerie Christophe Gaillard, notice d'œuvre, *Monnaie du sang*, 1993.

[11] Michel Journiac, propos tenus le 19 avril 1994, cités dans *Michel Journiac. Rituel de transmutation & Contaminations au présent*, sous le commissariat de Damien Sausset et Vincent Labaume, Le Transpalette, L'Antre-Peaux, Bourges, du 1er avril au 27 mai 2017.

[12] Vincent Labaume, cité dans *L'Œil*, n° 701, mai 2017. Labaume est co-commissaire de plusieurs expositions Journiac et dépositaire d'une partie de sa bibliothèque.

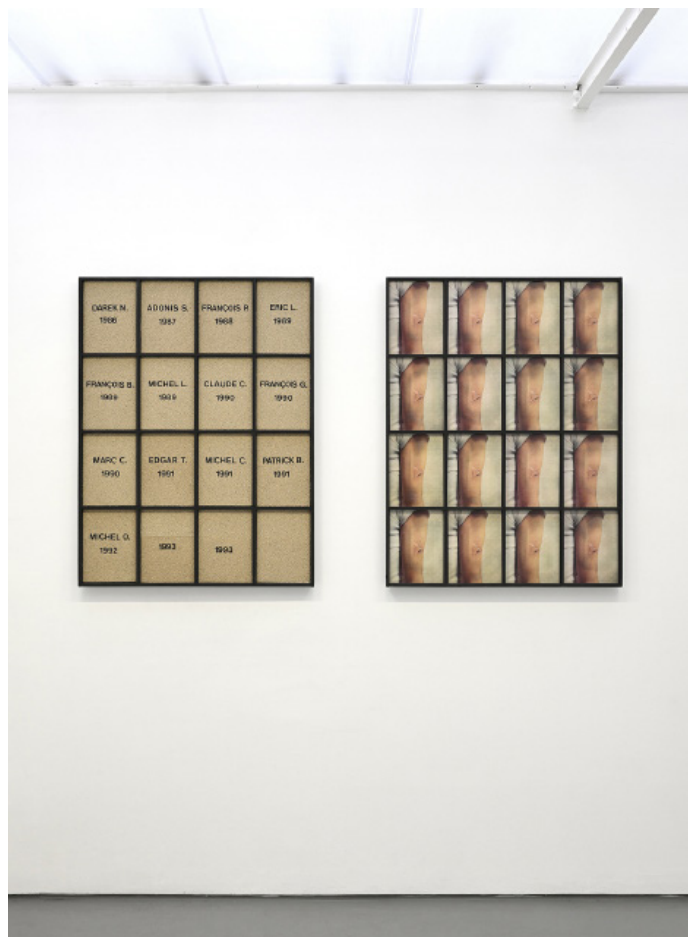
[13] Antoine Idier, *Pureté et impureté de l'art : Michel Journiac et le sida*, Paris, Onyx, 2020. Idier y analyse comment la crise du VIH a radicalisé les outils sémantiques de Journiac.

[14] Formule gravée sur l'un des panneaux du *Rituel de transmutation*, empruntée à Fernando Pessoa.

[15] Raphael Cuir, « 1969 : La Messe pour un corps de Michel Journiac », *Le Journal des Arts*, octobre 2021. « *L'œuvre est probablement impossible aujourd'hui compte tenu des craintes, même purement imaginaires et infondées, qu'inspirerait la consommation de sang humain* ».

MICHEL JOURNIAC. LE CORPS TRANSFIGURÉ - jusqu'au 2 mai 2026,

Galerie Christophe Gaillard  
5, rue Chapon  
75 003 Paris



Le Club de Mediapart / 13 avril 2026 / Blog  
*Une chair que rien n'abolit*  
Par Guillaume Lasserre

GALERIE CHRISTOPHE GAILLARD  
[www.galeriegaillard.com](http://www.galeriegaillard.com)